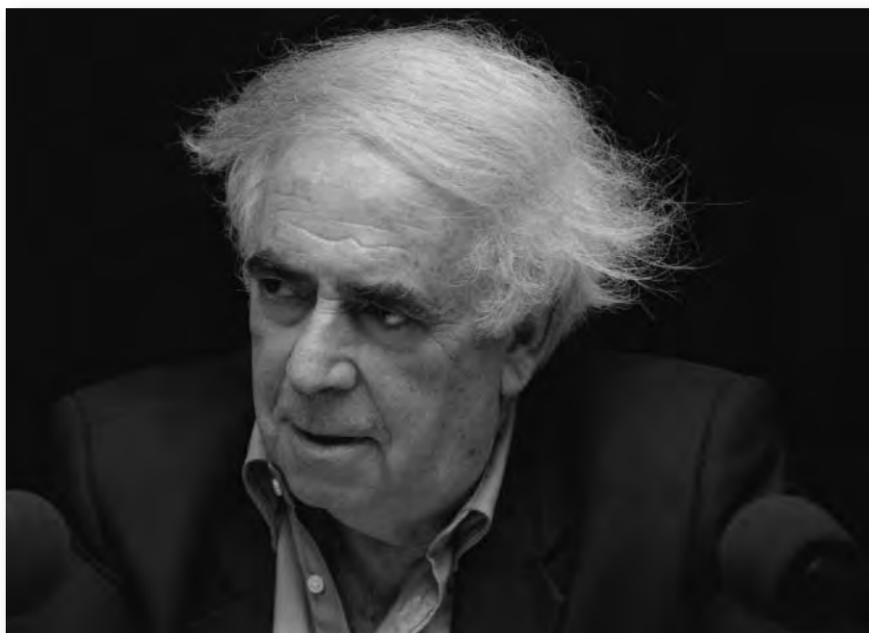


europa

revue littéraire mensuelle

CLAUDE
ESTEBAN



BERNARD MANCIET

mars 2010

CLAUDE ESTEBAN (1935-2006) est l'un des poètes majeurs de notre temps. Dans sa quête toujours renouvelée d'un dialogue entre l'univers des signes et la saveur concrète du monde sensible, son œuvre nous touche par sa limpidité et sa nudité sincère. Placée sous le signe de l'alliance mystérieuse d'une plénitude et d'un manque, elle dit à la fois l'impermanence et la splendeur des choses. Même quand elle nous parle du malheur et de l'inconsolable chagrin, c'est avec une délicatesse et une pudeur qui donnent aux mots leur plus grand pouvoir de suggestion, et à l'émotion sa plus durable intensité. Claude Esteban fut aussi un prosateur admirable. Comme l'écrit ici même Jacques Dupin : « En prose, qu'il s'interroge sur l'art ou sur la poésie, il est porté par un lyrisme très surveillé, une ardeur empreinte de sévérité dont sa phrase s'allège en développements ondoiyants et précis qui atteignent le grand style, sans complaisance ni affectation. Les poèmes en revanche restent au contact d'une réalité immédiate, d'une pauvreté familière attentive aux créatures les plus petites et les plus proches. Ils se gardent d'élever la voix pour écouter le battement d'une vérité intérieure. Deux visages d'un être divisé, deux faces complémentaires séparées par un ravin, un gisement de silence d'où Claude Esteban tirait la richesse, la justesse de sa poésie. »

Xavier Bruel, Jean-Michel Maulpoix, Jacques Dupin, Yves Bonnefoy, Esther Tellermann, Luis Antonio de Villena, Michel Deguy, Kadhour Méry, Dominique Viart, Michael Brophy, Michael Bishop, Georges Molinié, Marie-Claire Bancquart, Jean-Baptiste Para, Benoît Conort, Alain Mascarou, Marie-Claire Zimmermann, Dawn Cornelio, Angela Serna, Laura Legros, Pierre Vilar, Gérard Farasse, Jean-Patrice Courtois, Emmanuel Rubio, Didier Alexandre, Michel Jarrety.

Claude Esteban : *Poèmes inédits*

BERNARD MANCJET (1923-2005) a bâti en gascon une œuvre puissante et splendide. Poète longtemps méconnu, son rayonnement ne cesse aujourd'hui de croître. Depuis le microcosme de son village des Landes, ce « monstre d'originalité » a su observer le vaste univers, écouter les bruits du monde et trouver une même fraîcheur native dans le présent et dans la profondeur des temps. « En me traduisant en français, disait-il, je me suis rendu compte qu'à l'un manque ce que possède l'autre. Mon français, je le voudrais élégant, perfide, avec quelque chose du style Directoire. Ce qui ne convient pas du tout au gascon, le gascon brutal, vif, rêche, finaud, voyou, coléreux, flambant, téméraire, battant et batailleur... »

Philippe Gardy, Claire Torreilles, Éric des Garets, Jean-Pierre Tardif, Jean-François Courouau, Jean Arrouye, Christian Coulon, Danièle Estèbe-Hoursiangou, Jean-Claude Forêt, François Pic.

Bernard Manciet : *La tentation de saint Antoine*.

CAHIER DE CRÉATION • CHRONIQUES

SOMMAIRE

CLAUDE ESTEBAN

Xavier BRUEL	3	Par-delà la distance..
Jean-Michel MAULPOIX	9	Élégie pour Claude Esteban.
Jacques DUPIN	11	« L'ordre donné à la nuit ».
Yves BONNEFOY	15	Le souvenir de Claude Esteban.
Esther TELLERMANN	20	Le geste d'une vie humaine.
Luis Antonio de VILLENA	25	Toujours les automnes.
Michel DEGUY	28	Reflets de Claude au miroir d'Octavio.
Kadhour MÉRY	35	A-t-on des nouvelles d'Arthur Silent ?
Claude ESTEBAN	38	Poèmes inédits.
Dominique VIART	44	Le dénuement.
Michael BROPHY	55	« Ce lieu où le sens peut renaître ».
Xavier BRUEL	64	Claude Esteban, « veilleur aux confins ».
Michael BISHOP	76	<i>Poiesis</i> du cosmos, ce presque rien qui s'écrit.
Georges MOLINIÉ	83	Érotisme et simplicité.
Marie-Claire BANCQUART	90	Les Géorgiques de l'improbable.
Jean-Baptiste PARA	98	Une si douce dissidence.
Benoit CONORT	108	L'itinérance du Roi Lear.
Alain MASCAROU	116	Une élégie au mitan des langues.
Marie-Claire ZIMMERMANN	125	Claude Esteban et l'Espagne.
Dawn M. CORNELIO	148	À l'écoute de la voix de l'autre.
Angela SERNA	158	La planète Esteban.
Laura LEGROS	164	La conduite de la prose dans les essais sur la peinture.
Pierre VILAR	176	Au martinet du vent. Esteban et Chillida.
Gérard FARASSE	199	Le peintre en lettres.
Jean-Patrice COURTOIS	216	Claude Esteban, Edward Hopper. Se rendre à l'évidence ou le Caravage de Claude Esteban.
Emmanuel RUBIO	239	Entre dialogue et dialectiques. Claude Esteban et André Breton.
Didier ALEXANDRE	251	« Une certaine hauteur de vues ».
Michel JARRETY	264	À propos d' <i>Argile</i> .

BERNARD MANCIET

Philippe GARDY	277	« Je » est mon double.
Bernard MANCIET	284	La tentation de saint Antoine.
Claire TORREILLES	295	Bernard Manciet et les antimodernes.
Éric des GARETS	316	Manciet tel qu'en lui-même.
Jean-Pierre TARDIF	319	Total Manciet.
Jean-François COUROUAU	325	Du côté de l'Allemagne.
Jean ARROUYE	339	La mort en ces jardins.
Christian COULON	350	Manciet, côté cuisine.
Danièle ESTÈBE-HOURSANGOU	359	Fuir, jusqu'à l'eau mate.
Jean-Claude FORÉT	367	Manciet, homme de théâtre ?
François PIC	383	Repères chronologiques.

CAHIER DE CRÉATION

Rahel HUTMACHER	393	Pourquoi des poèmes.
Gilles JALLET	398	Galatée (est) à part.
Charles DOBZYNSKI	402	Rédemption.
Horia BADESCU	406	Journal de souterrain.
Pierre FURLAN	411	Paekakariki.
Jérôme MEIZOZ	417	Leurs images.

CHRONIQUES

La machine à écrire

Jacques LÈBRE	420	Les écrits journalistiques de Joseph Roth.
---------------	-----	--

Le théâtre

Karim HAOUADEG	426	Le bûcher des vanités.
----------------	-----	------------------------

Le cinéma

Raphaël BASSAN	429	Tableaux vivants et plasticité du cinéma.
----------------	-----	---

La musique

Béatrice DIDIER	433	<i>Platée</i> ou l'éloge de la folie.
-----------------	-----	---------------------------------------

NOTES DE LECTURE

438

Daniel ARANJO, Marie-Claire BANCQUART, Corinne BAYLE, Yves BOUDIER, Pascal BOULANGER, Dominique BUISSET, Didier CAHEN, Nelly CARNET, Jean-Pierre COLOMBI, Alain FREIXE, Pierre GAUYAT, Tristan HORDÉ, Alain LANCE, Sandrine LARRABURU-BÉDOURET, Samuel LEQUETTE, Michel MÉNACHÉ, Jean MÉTELLUS, Anne MOUNIC, Angèle PAOLI, Thierry ROMAGNÉ, Margaret TEBOUL, Christian VIGUIÉ.

PAR-DELÀ LA DISTANCE

Claude Esteban, poète français. On se passerait volontiers de cette formule, mais l'hésitation ou l'erreur fréquente du néophyte prononçant le nom du poète sont le signe d'une ambiguïté réelle et profonde. Par souci d'exactitude, on aurait vite fait de prononcer ce nom à peu près comme on le fait en espagnol, en distinguant dans la dernière syllabe l'*a* de l'*n*, alors qu'il convient au contraire de les associer et de terminer sur une voyelle nasale bien française : [estebã]. Nom espagnol devenu français, par l'histoire toute française du prénommé Claude ; nom double, français à l'oral, mais encore espagnol dans sa forme écrite. Claude Esteban porte ainsi jusque dans son nom deux éléments fondateurs de son œuvre et de l'ambivalence qui la traverse : l'histoire de son impossible bilinguisme et le choix du français comme langue d'écriture. Entre l'espagnol de son père exilé en France et le français de sa mère, Esteban a en effet choisi le français, au terme d'un processus qu'il a retracé dans cet essai autobiographique unique en son genre qu'est *Le Partage des mots*¹. Partagé entre ces deux idiomes, aux prises avec des mots qui désignaient les mêmes choses et qui ne se ressemblaient pas, Esteban a été profondément marqué par cet écart entre le langage et le réel.

Ce constat douloureux d'une séparation du monde et du langage, cette impression qu'un écran abstrait, celui des mots, se dresse entre soi et le monde sensible, aurait pu laisser Esteban dans une aphasie irréductible ;

c'est, au contraire, de cette aphasie, de ce « partage » inaugural, de cette difficulté à dire le monde qu'est née sa parole poétique. Volontiers disciple de Cratyle, il n'a cessé dès lors de chercher à dépasser cette distance et ce manque, et à retrouver, au sein du poème, mais aussi dans ses écrits sur l'art et dans ses traductions, un accord, si précaire fût-il, entre les mots et l'immédiat.

Alors que la guerre et Auschwitz avaient laissé un monde en ruines et que toute certitude avait été réduite en cendres, les poétiques superbes et idéales, les pensées totalisantes ainsi que la rhétorique désormais sclérosée du surréalisme semblaient appartenir à un monde dévasté : « l'eurythmie du vers s'était perdue dans le fracas du monde ² ». Cet écart entre le monde d'alors et la parole poétique fit écho en Claude Esteban à sa propre division intérieure. Aussi reconnut-il dans les tentatives de quelques proches aînés, comme André du Bouchet, Yves Bonnefoy ou Jacques Dupin, cette même recherche d'une parole plus humble qui accueille le monde jusque dans sa cassure et dans sa blessure. Mais dépourvu de l'assise qu'accorde la croyance ferme dans le pouvoir du langage, il dut, traversant l'obscur, gagner les mots « pas à pas », dans la menace du silence, dans une économie verbale qui s'imposait comme la seule syntaxe possible, pour signifier quelque chose de la présence. C'est ainsi qu'ont surgi des poèmes à l'écriture dense, des éclats taillés jusqu'à l'épuration, dépouillés de toute scorie idéelle, et des poèmes en prose fluides et tendus dans leur courbe. Au sentiment tragique de la séparation et du manque qui traverse ces poèmes, répond une soif ardente, un mouvement vers le sensible, vers la matière du monde, sa plénitude et son éclat. Vers ce qu'Esteban appelle, dans un essai éponyme, fondateur de sa poétique, *un lieu hors de tout lieu* ³, lieu d'une parole réconciliée, dont les mots se sont chargés d'un peu de la matière, de la lumière et de la chair du monde.

Il y a quelque temps de cela, le pianiste Philippe Cassard me confia qu'il avait été saisi, en découvrant les premiers poèmes de *Morceaux de ciel, presque rien* ⁴, par leur parenté avec le *Voyage d'hiver* de Schubert, à tel point d'ailleurs qu'il en cita quelques vers en épigraphe d'un chapitre de l'ouvrage qu'il préparait sur le compositeur viennois ⁵. Le motif du *Wanderer*, la solitude existentielle de celui qui marche, qui se sent étranger sur une terre et dans une saison sans espoir, habitées par la mort et par le deuil, tout cela en effet domine les livres de Claude Esteban, si ce n'est que, malgré la dérélition qui les traverse, ils portent l'énergie d'un espoir, l'attente d'un éclat et d'une rémission que le *Wanderer*, lui, n'attend plus. Mais ce qui rapprocherait encore le poète et le compositeur,

par-delà la distance qui les sépare, ce serait peut-être ce lyrisme contenu, refusant tout épanchement, une intonation immédiatement reconnaissable, une voix basse qui, attentive aux bruissements du visible, sondant l'espace de la perte, ferait imperceptiblement résonner la part la plus intime de nous-mêmes, « ce que l'on nommait, jadis, l'âme et qui n'est sans doute que le corps plus profond ⁶ ».

Quelque chose d'inaccessible pourrait alors devenir tangible. Aussi Claude Esteban trouve-t-il dans la peinture le lieu privilégié d'une rencontre immédiate avec le monde, qui le confirme dans sa quête et dans son écriture. Lorsqu'il redécouvre les toiles de Giorgio Morandi à sa mort en 1964, il prend la pleine conscience du pouvoir des formes peintes de se charger de substance et de surprendre une présence. C'est ainsi qu'il écrit de nombreuses études et préfaces de catalogues sur les artistes dont l'œuvre sollicite son regard, et la création de la revue *Argile*, que lui confie Aimé Maeght en 1973, illustre ce lien indéfectible pour lui entre l'écriture poétique et l'attention portée aux images peintes. Ce sont les reliefs et les torsos de Raoul Ubac, l'ami, « l'homme de l'ardoise ⁷ », dont les sillons traversent la couverture d'*Argile*, ce sont aussi les « coulées ingravides » d'Arpad Szenes, les « vertiges » de Vieira da Silva, et Aguayo, Chillida, Fernández, Palazuelo, Sima, Giacometti, Bacon, d'autres encore. Dans les années quatre-vingt, Esteban revient aux maîtres anciens et questionne sans relâche les œuvres de Velázquez, Goya, Le Lorrain, Greco, Rembrandt, jusqu'au dernier livre, sur Caravage. La belle prose qu'il déploie pour évoquer ces images ne se veut jamais un système rationnel d'élucidation des signes, il serait réducteur de ne parler ici que de « critique », tant ces essais, si érudits et brillants soient-ils, ne cherchent jamais à recouvrir l'œuvre d'un discours, mais bien plutôt à l'accompagner, à montrer, en l'effleurant et sans en altérer le mouvement, ce tressaillement du visible, la présence frémissante du monde sur la toile.

La parole de Claude Esteban, si éprise de solitude soit-elle, est sans cesse tendue vers un autre, que ce soit l'altérité du monde, celle d'un corps, celle toute matérielle d'une langue ou celle d'un tableau, qu'il tente de rejoindre par-delà la distance. Il prête ainsi sa voix aux visages des morts du Fayoum, aux toiles d'Edward Hopper qu'il se plaît à raconter dans *Soleil dans une pièce vide* ⁸, aux romans dont il raconte le souvenir dans *Choses lues* ⁹, au roi Lear, cet autre soi-même, aux poètes étrangers dont il traduit les œuvres...

Claude Esteban considérait en effet la traduction comme un autre aspect majeur de la création poétique. Il est l'auteur de traductions

mémorables de Jorge Guillén et d'Octavio Paz, mais aussi, entre autres, de Lorca, Quevedo, Vallejo, Borges et, on le sait peut-être moins, de T.S. Eliot et de Virgile. Y compris dans ce « lieu hors de tout lieu » qu'est l'abbaye de Royaumont, où il aimait se rendre pour participer aux séminaires de traduction collective de poésie, il suivit sans relâche cette voie incertaine qui consiste à donner à un poème sa réécriture étrangère, même et autre, « la *vita nuova* d'un poème, qui dialogue avec son double et qui le déconcerte ¹⁰ ».

La dualité est partout : vers et prose, ombre et lumière, mort et surgissement, moi et l'autre, moi et l'autre moi-même. C'est le roi Lear errant sur la lande, mais c'est aussi, loin du tragique et du deuil, dans l'éclat de rire que l'humour irrésistible de Claude Esteban ne manquait pas de provoquer, le double de soi rendu réel à travers cette figure à l'étrange patronyme, Arthur Silent, dont les *Mémoires minuscules* ¹¹, couronnés par le prix des Deux Magots, occasionnèrent la visite fameuse de leur auteur à Saint-Germain-des-Prés... et, plus gravement, poussèrent jusqu'aux limites du sens la question du « Qui suis-je ? ».

Toujours sur le seuil, ici et là-bas réunis, Claude Esteban est un passeur. Qu'il écrive des poèmes en vers, des poèmes en prose, qu'il tente dans les toiles des peintres de suivre par l'écriture « le travail du visible », qu'il traduise les poèmes d'auteurs qui lui sont proches, il est ce passeur qui ramène au jour les âmes des morts et des absents, exhumant au-dedans des mots la présence de ce qui n'a plus de nom — l'absence —, de ce qui n'a pas de mots — l'image —, de ce qui est confiné dans l'étrangeté d'une autre langue. Loin des modes et des idéologies, cette œuvre inclassable, solitaire dans le ciel de la poésie, ne cesse de nous interroger.

Xavier BRUEL

L'ensemble de ce dossier témoigne de la singularité et de l'actualité de l'œuvre de Claude Esteban dans la poésie de notre temps. Les contributions ici réunies sont issues pour une part d'un colloque international que Jean-Michel Maulpoix organisa en décembre 2006 à l'université Paris X et à la Maison des Écrivains. Claude Esteban aurait dû y assister, mais il mourut subitement le 10 avril. Aussi ce volume a-t-il été augmenté des textes de quelques amis et poètes qui ont tenu à dire la place qu'occupe Claude Esteban dans leur mémoire et dans la poésie.

Nous remercions la Délégation à la langue française et aux langues de France et la Fondation Royaumont du soutien qu'elles ont apporté à la réalisation de ce numéro. Que Christine Jouishomme soit également remerciée pour les poèmes inédits qu'elle a choisis et dont elle a permis ici la publication.

1. *Le Partage des mots*, Paris, Gallimard, coll. « L'un et l'autre », 1990.
2. *Ce qui retourne au silence*, Tours, Farrago, 2004, p. 15.
3. *Un lieu hors de tout lieu*, Paris, Galilée, 1979, repris dans *Critique de la raison poétique*, Paris, Flammarion, 1987.
4. *Morceaux de ciel, presque rien*, Paris, Gallimard, 2001.
5. Philippe Cassard, *Franz Schubert*, Arles, Actes Sud, 2008, p. 45.
6. *Quelqu'un commence à parler dans une chambre*, Paris, Flammarion, 1995, p. 93.
7. *Janvier, Février, Mars*, Tours, Farrago, 1999, p. 77.
8. *Soleil dans une pièce vide*, Paris, Flammarion, 1991, réédition à Tours, Farrago, 2003.
9. *Choses lues*, Paris, Flammarion, 1998.
10. Article « Traduction » du *Dictionnaire de poésie de Baudelaire à nos jours*, dir. Michel Jarrety, Paris, PUF, 2001, p. 834, repris sous le titre « Poèmes parallèles » dans *Étranger devant la porte II*, Tours, Farrago, p. 79.
11. Arthur Silent, *Mémoires minuscules*, Paris, Flammarion, coll. Textes, 1984.